JEAN RICHEPIN 1849–1926

Nature

Nature, je te hais pour t'avoir trop aimée !
O soupirs langoureux épars sous la ramée,
Confus chuchotements où l'on entend des voix
Comme si les buissons et les feuilles des bois
Se racontaient tout bas des histoires de fée ;
O propos amoureux que la brise étouffée
Vient bourdonner le soir au passant tout songeur ;
O troublante fraîcheur du matin ; ô rougeur
De l'aurore, par qui la nuée est pareille
A quelque joue en fleur de vierge qu'on éveille
Sous un baiser ; ô pourpre étrange des couchants ;
O parfums capiteux qui rôdez par les champs ;
O souffles vagabonds qui vous mouillez les ailes
En vous pâmant d'amour sur les roses nouvelles ;
O consolations endormeuses des flots,
Qui semblent des amis répétant nos sanglots,
Tandis que pour calmer notre peine éphémère
La mer nous berce ainsi qu'une bonne grand'mère ;
O profonds, ô lointains regards du firmament,
Où les étoiles sont des pleurs de diamant
Que l'on croirait versés par des sœurs immortelles
Quand nous levons nos yeux, nos tristes yeux, vers elles ;
O chansons, ô regards, ô parfums, ô couleurs,
O bruits mystérieux, appels ensorceleurs,
J'ai cru comme un enfant à vos promesses vagues ;
Et les bois, les matins, les soirs, les vents, les vagues,
Les étoiles, tous ceux qui m'ont dit un beau jour
Que l'homme peut aimer d'un éternel amour,
Tous ceux qui m'ont juré de finir ma torture,
Toutes ces voix qui sont les voix de la Nature,
Tous ces spectres fuyards qui m'ont fait les yeux doux,
Tout m'a trahi, tout m'a menti… Malheur à vous !
Malheur à vous ! malheur à toi, Nature infâme !

Je secouerai mes vers à la langue de flamme,
Ces vers que je forgeais pour toi naguère encor
Afin d'orner ton front avec leurs rayons d'or ;
Je les prendrai sans peur dans mes deux mains crispées,
Faisant de ces rayons des lances, des épées,
Des flèches, dont la pointe entrera dans ta chair,
Sifflant comme un serpent, brûlant comme un éclair ;
Et je te crible rai d'invectives, d'outrages ;
Je t'envelopperai d'un tourbillon de rages ;
Je lâcherai sur toi tous les noirs bataillons
De mes haines mettant ta poitrine en haillons ;
Et je saurai viser les places les plus sûres
Pour te planter les plus déchirantes blessures ;
Et je te crèverai les yeux, et je ferai
Saigner par tous les bouts tout ton corps lacéré
Tant et tant qu'il sera troué comme une cible,
Et nous verrons alors si tu l'es, l'Impassible !
Et d'abord jette bas ton masque de beauté,
Ce masque que les mains du poète ont sculpté,
Enluminé, verni, maquillé pour la foule,
Ce masque sous lequel est ta face de goule.
Nous avons fait de toi la déesse aux beaux flancs
Qui porte deux rubis aux bouts de ses seins blancs,
Deux astres dans ses yeux plus miroitants que l'onde,
Tout le soleil fondu dans sa crinière blonde,
Toutes les voluptés au creux de son nombril.
Nous avons célébré les fleurs de ton Avril
Humide, les moissons de ton Juin monotone,
Le ciel sale et brouillé de ton fiévreux Automne,
Et même les frimas de l'Hiver. Nous plaçons
Le los de ta beauté dans toutes nos chansons.
Pour te parer toujours d'une splendeur nouvelle
Nous nous vidons depuis six mille ans la cervelle.
Mais il est temps qu'on sache enfin la vérité.
De tous tes beaux renoms, pas un n'est mérité.
Venez ! je vais ouvrir à deux battants l'alcôve.
Regardez la déesse au lit ! Son front est chauve ;
Car ses cheveux n'étaient qu'une perruque. Elle a

Non pas deux astres dans les yeux, mais deux trous là.
Les seins ne sont pas vrais. La peau du ventre est fausse.
Le creux de son nombril est creux comme une fosse.
On y enterrerait des peuples tout entiers.
O couleurs de la vie, ô formes, vous mentiez !
Voici que la chair tombe ainsi qu'une toilette.
La déesse aux beaux flancs n'est qu'un hideux squelette.
Vieux monstre, avec ton nez camard en triolet,
O carcasse qui n'as ni cœur, ni sang, ni lait,
Que viens-tu nous parler de tes larges mamelles ?
Mais tu n'as même plus ce qui fait les femelles.
Ton corps est une cage ouverte à tous les vents.
O Nature, avec quoi fais-tu donc des enfants ?
Aussi n'est-ce pas toi qui les fais. Tu les tues.
Mais, pour qu'il y en ait toujours, tu prostitues
Tout le monde, tu mets dans tout être animé
Le désir frénétique, aveugle, d'être aimé.
Ne pouvant éprouver ces désirs qui sont nôtres,
Tu pousses l'aiguillon du rut aux flancs des autres.
Tu nous excites par tes voix, par tes senteurs,
Par les souffles errants dans tes arbres chanteurs,
Et par tout ce qui peut troubler la chair vivante.
Ainsi qu'une sorcière aux noirs philtres savante,
Tu rajeunis toujours notre soif de baisers.
Tout te sert à nourrir nos vœux inapaisés.
Tu fais qu'à certains jours, le plus froid, le plus sage
Sent une âpre chaleur lui monter au visage,
Un frisson lui fouiller les moelles brusquement,
Si bien que, s'il regarde au ciel en ce moment,
Les étoiles ont l'air d'un vol de cantharides.
Toi, tu restes toujours la vieille aux flancs arides.
Tu ne t'enflammes pas à ce feu que tes mains
Attisent. Tu ne mets l'amour dans nos chemins
Que pour faire engendrer plus d'êtres, plus de races,
Afin d'en avoir plus à tuer. Tes voraces
Et sombres appétits ne sont jamais lassés.
Même, quand quelque mâle ose enfin dire assez,
Quand il veut le repos, ayant fait sa besogne,

Tu lui donnes du pied au cul de sa charogne.
Et tu dis : « Qu'on m'en fasse un autre ! Il est trop vieux. »
C'est qu'avant tout, terrible enterreuse, tu veux
Que l'on croisse sans cesse et que l'on multiplie :
Car plus nous augmentons, plus ta fosse est remplie.
Nature, c'est pourquoi je te hais sans remord,
Toi qui fais des vivants pour amuser la Mort,
Toi qui nous donnes ton soleil, ton air, tes ondes,
Et les vierges forêts, et les terres fécondes,
Et la vigne et les fruits, et les moissons, afin
De nous mieux engraisser pour la Mort qui a faim,
Toi qui nous fais aimer et pulluler pour elle,
O marchande de chair humaine, ô maquerelle !
Et maintenant qu'on sait le métier que tu fais,
Reprends, si tu le veux, ce dont tu t'attifais ;
Reprends ton linge frais brodé de pierreries,
Tes bas d'azur et tes jarretières fleuries,
Ta collerette aux plis tuyautés par les vents,
Ton corsage d'écorce, et tes jupons bouffants
Dont la fine dentelle a pour fils les nuées
Et dont les volants sont les vagues remuées ;
Reprends ton diadème et tes bandeaux vermeils
Pleins d'aurore, de feux, d'épis et de soleils ;
Reprends ta robe verte, et jaune, et rouge, et bleue,
Élargissant la traîne énorme de sa queue
Dont la soie est tissue avec l'herbe des prés,
Les bois, les fleurs, les fruits, les pampres empourprés ;
Reprends ton noir manteau de velours, où scintille
Le semis précieux des astres, ta mantille
Que fiche à ton chignon la lune en s'y plongeant
Comme une riche épingle à la tête d'argent ;
Reprends aussi ta chair dont je t'ai dépouillée ;
Et qu'elle nous paraisse encor belle, mouillée
Par les avrils, dorée au baiser des chaleurs,
Fardée et parfumée aux corolles des fleurs,
Et toute blanche à la poudre de riz du givre ;
Reprends ce corps superbe où nous te faisons vivre,
Où nous t'imaginons adorable ; reprends

Ces seins gonflés, ces bouts de tétins fulgurants,
Ce ventre ferme et blanc ainsi qu'un bloc d'ivoire,
Ce ventre incendiant l'univers de sa gloire,
Ce ventre de Cybèle ensemble et de Vénus,
Où fleurit le secret d'un étrange lotus ;
Telle que te voilà, telle qu'on te décore,
Sous ce tas de splendeurs, vieille, tu mens encore !
Non, non, tu n'es point belle. On me répète en vain
Que ton œuvre est parfait, que ton ordre est divin,
Que tout cela compose une immense harmonie,
Que nous devons tomber à tes pieds. Je le nie.
Ton ensemble n'est rien qu'un mélange sans art :
Car celui qui le crée a pour nom le Hasard.
Lui seul se trouve au fond de l'être et de la chose.
Ses caprices n'ont point de but et point de cause.
Par zigzags, ainsi qu'un ivrogne, ainsi qu'un fou,
Il marche, et ne sait pas pourquoi, comment, par où ;
Il marche, il pousse, il tombe, il roule, il gesticule ;
Il chante quelque bout de chanson ridicule
Dont il ne peut jamais trouver le dernier vers ;
Et dans tout ce que dit sa cervelle à l'envers
Je n'entends pas de quoi former une pensée.
La vie, incessamment éparse et dépensée,
Ne suit pas un chemin qui mène quelque part ;
Mais, sans point d'arrivée et sans point de départ,
Palpite, s'enfle, gronde, et bouillonne sur place,
Les effets, comme un nœud de serpents qui s'enlace,
S'enchevêtrant au sein d'un tumulte profond :
Telle une mer sans bords dans un gouffre sans fond.
Comment tout ce chaos serait-il harmonie ?
Comment de cette lutte éternelle, infinie,
Peut-il sortir un mot que l'on érige en loi ?
L'ordre que je crois voir en tout, il n'est qu'en moi.
Perdu dans cette mer dont j'habite une goutte,
Je regarde à deux pas autour de moi, j'écoute,
Et je raisonne ; et c'est pour calmer mon désir
De comprendre ce tout que je ne puis saisir,
C'est par orgueil, que dans mon esprit j'imagine

Des ressorts, une idée, une âme à la machine.
Mais rien de tout cela n'existe hors de moi.
La matière ne peut connaître ni l'émoi,
Ni l'espoir, ni le but, ni le vouloir. En elle
Ne peut se condenser de forme personnelle.
Elle n'obéit point et ne commande point.
Elle est. Elle n'a pas dans son orbe un seul point
Où tous ses autres points doivent chercher leur centre.
Elle n'est pas comme un cerveau, mais comme un ventre
Qui serait à la fois et matrice et tombeau.
Rien n'est bien, rien n'est mal, rien n'est laid, rien n'est beau.
Le monde n'est qu'un tas confus de phénomènes
Sans but. Ce n'est pas toi, fantôme, qui le mènes.
Ce n'est pas Dieu. Ce n'est personne. Il porte en soi
Son être inconscient : la Force, et non la Loi.
Que veux-tu maintenant, Nature, que je fasse
Des menteuses beautés qui brillent sur ta face ?
Que m'importent ton ordre apparent, et tes lois,
Ces lois que l'on croyait divines autrefois,
Et qui sont simplement une habitude prise ?
Elles pourront changer un jour. Je les méprise.
Mais, telles qu'elles sont, puisque j'y suis soumis,
Je saurais les aimer, si leurs décrets amis
Ordonnaient mon bonheur et me doraient mes rêves.
Loin de là ! Me courbant sous des peines sans trêves,
Me chargeant de soucis, m'écrasant de fardeaux,
Elles pèsent d'un poids terrible sur mon dos.
Si la Force est quelqu'un, je me la représente
Non pas comme une femme aimante et bienfaisante,
Mais comme une catin tuant son nouveau-né.
Car, pour nous rendre heureux, que nous as-tu donné,
Nature ? S'il est vrai que tu nous mets au monde
Sachant ce que tu fais, réponds, mégère immonde,
Pourquoi condamnes-tu tes enfants au malheur ?
S'ils naissent, c'est ta faute et ce n'est point la leur.
Alors d'où vient contre eux ta haine ? O farce amère !
Quel est donc l'insensé qui t'appelle sa mère ?
Non, non, ce n'est pas vrai, Nature, tu n'es pas

La bonne ménagère apprêtant nos repas,
La nourrice pressant à deux mains ses mamelles
Pour abreuver le monde à ces sources jumelles,
La mère qui chérit, la mère qui défend.
L'homme ne te doit rien. Il n'est pas ton enfant.
Tu gardes tes bontés pour les petits des bêtes.
C'est pour eux, pour eux seuls, que tes herbes sont faites,
Que tes fruits odorants ont des larmes de miel,
Que ton soleil fleurit dans le jardin du ciel.
Quand ils naissent, avant que leur regard s'allume,
Ils sont déjà vêtus ou de poil ou de plume ;
Tu leur as prodigué des duvets, des toisons,
Pour abriter leur corps des changeantes saisons.
Ils grandissent, choyés par ta main qui les berce,
Sur la terre féconde où la semence perce,
Dans les prés pleins de sucs toujours frais et nouveaux,
Dans les bois opulents qui poussent sans travaux.
Pour avoir à foison ce que chacun préfère,
Ils n'ont qu'à se baisser, à prendre, et rien à faire.
Heureux ! Car tu n'as pas voulu leur dispenser,
Comme à nous, tes maudits, le besoin de penser.
De tous tes faux présents c'est là le plus funeste !
Mais nous avons encor d'autres malheurs du reste.
Lorsque l'enfant paraît dans ce monde inconnu,
Cependant que sa mère agonise, il est nu.
Bleui, couvert de sang et d'ordure, il arrive
Comme un marin noyé rejeté sur la rive.
Où sont donc tes bontés pour lui dans ce moment ?
Aussi, son premier cri, c'est un vagissement
Lugubre, comme si dans les choses futures
Il voyait ce qu'il doit endurer de tortures.
Ah ! qu'il pleure, qu'il pleure encor, l'infortuné !
On ne peut trop gémir du malheur d'être né.
Le voilà qui grandit lentement, laid, débile,
Acre de sang, rongé d'humeurs, pétri de bile,
Plein de gourme au dehors et de fièvre au dedans,
Souffrant comme un damné rien qu'à faire ses dents.
Il faut l'entortiller de maillots et de langes

Ainsi qu'une momie. Il a des maux étranges :
La rougeole qui met son sang à fleur de peau,
Le croup qui dans sa voix fait râler un crapaud,
Et les convulsions qui tordent sa carcasse
Comme des branches d'arbre au vent fou qui les casse.
Un rien le rend mourant. Pour peu qu'il ait été
Ou cinglé par l'hiver ou mordu par l'été,
Il faut le rétablir à coups de médecines.
Les moindres voluptés pour lui sont assassines :
Le plaisir de courir les membres découverts,
De barboter dans l'eau, de manger des fruits verts,
De jouer, c'en est plus qu'il ne faut pour le mettre
Sur le flanc. Malgré tout, il vit. Alors un maître
S'empare de sa vie. Un supplice nouveau
Commence. Sans relâche on meurtrit son cerveau ;
On laboure en tous sens sa mémoire obsédée
De sillons douloureux où doit germer l'idée.
On use à ce travail ses jours d'adolescent.
Puis la jeunesse arrive et le tourmente. Il sent
Mille désirs confus s'éveiller dans son âme,
Des espoirs insensés, des passions de flamme,
D'inextinguibles soifs qu'il ne peut étancher,
Comme un martyr brûlé vivant sur un bûcher.
Son sang fiévreux, qui bout comme une lave épaisse,
Roule l'âpre besoin de propager l'espèce,
Et le fait se ruer aux griffes de l'amour
Qui roucoule en colombe et dévore en vautour.
Il est jaloux, trompé, torturé. Plus il aime
Et plus il souffre. Aimé, son cœur gémit quand même ;
Dans son bonheur présent il songe au lendemain,
Et ses plus belles fleurs se fanent dans sa main.
Car, pour ronger sa joie à peine commencée,
Il porte en son cerveau le ver de la pensée.
Il pense. Il veut savoir. Il fouille au fond de tout,
Et pour trouver le doute abominable au bout.
Comme un enfant perdu dans une forêt sombre,
Il chemine à tâtons, pleurant, les yeux pleins d'ombre,
Le front meurtri par les arbres aux rudes nœuds,

Les doigts ensanglantés aux buissons épineux,
Parmi les hurlements des loups, les bruits funèbres,
Dans le fourmillement des profondes ténèbres
Où ricanent des voix, où partout l'on se sent
Frôlé par les cheveux d'un spectre grimaçant.
O terreur ! Et c'est toi, Nature, qui lui causes
Ces épouvantements dans la forêt des choses ;
C'est toi qui l'as perdu dans ce carrefour noir,
En lui donnant des yeux qui n'y peuvent rien voir.
Écrasé sous le poids de l'ombre qui l'accable,
Il cherche à s'expliquer ce monde inexplicable ;
Et plus il cherche, moins il trouve. Et cependant
Il n'y renonce pas. Car dans son cœur ardent,
A mesure qu'il va, ta main cruelle enfonce
Ainsi qu'un aiguillon l'espoir d'une réponse.
Quand tu l'as bien piqué de cet espoir trompeur,
Alors avec tes yeux de Sphinx tu lui fais peur
En ramenant sur toi ta robe de mystère.
Il reste anéanti, la face contre terre,
Affamé de comprendre encor, mais voyant bien
Qu'il aura beau penser, il ne comprendra rien.
Il songe à l'Infini troublant que tu lui voiles.
Il ne peut sans pâlir regarder les étoiles.
Il imagine un Dieu terrible et tout-puissant
Et donne à ce bourreau le meilleur de son sang.
Ah ! s'il avait du moins les loisirs de la bête,
S'il pouvait, sans porter d'autres soucis en tête,
Se livrer tout entier au besoin de savoir,
Peut-être, malgré tout, qu'il finirait par voir !
Mais non. Pour le frustrer de sa dernière joie,
Au labeur incessant tu veux qu'il soit en proie.
Tu ne lui donnes pas à manger dans ta main,
A lui ! Tu ne mets pas le long de son chemin
De quoi lui composer sans peine sa pâture.
Tu ne l'aimes pas, lui ! Mère avare, ô Nature,
Le pain qu'il doit manger et que ses doigts feront,
Tu veux qu'il soit trempé des sueurs de son front ;
Et, dure jusqu'au bout, pour que ta main le lâche

Il faut qu'il te l'arrache en crevant à la tâche.
Crever est doux encor, quand on crève d'un coup.
Qu'un beau matin mon chef aille choir de mon cou,
C'est la mort qu'il me faut, et je vote pour elle.
Mais tu nous fais mourir à petit feu, bourrelle !
Après avoir été martyrs, nous voici vieux.
La flamme et la chaleur s'éteignent dans nos yeux.
Le coton sourd des ans s'amasse en nos oreilles.
Notre goût, notre nez, se font veules. Pareilles
Aux échalas fouettés par le vent, aux fuseaux,
Vont nos jambes. Le froid nous grimpe au fond des os.
Goutte à goutte le sang sèche dans nos artères.
Nos poils sont englués au pus blanc des cautères.
Notre crâne est tout nu. Notre peau flasque pend.
Nos doigts paralysés, aux choses s'agrippant,
Ne savent plus porter les mets à notre bouche
Que la toux fait vomir et que la morve bouche.
Nous bavons, nous allons pissant sur nos genoux
Et laissant s'évader notre fiente sous nous,
Jusqu'à l'heure où, la mort râlant dans nos poitrines,
Nous retombions en toi comme on tombe aux latrines.
Non, non, qui que ce soit qui t'ait donné ce nom
De mère, il a menti. Non, ce n'est pas vrai, non,
Tu ne mérites pas que l'homme t'idolâtre.
L'homme ne te doit rien. Tu n'es que sa marâtre.
Mais nous nous vengerons de tant de cruautés.
Déjà les animaux, tes chéris, sont domptés.
On leur a mis le joug, les brides, les entraves.
Nous en faisons, de ces fainéants, nos esclaves.
Ah ! tu les nourrissais, bercés dans ton giron !
Tu travaillais pour eux ! Pour nous ils trimeront !
Mais ce n'est pas assez de vaincre cette engeance.
C'est de toi-même aussi qu'il faut tirer vengeance,
Misérable ! Ah ! tu ris de nous avoir donné,
Pour que notre bonheur en fût assassiné,
La raison ; et cela te distrait et t'enchante
De voir nos doigts coupés par cette arme tranchante
Quand nous la manions dans les ténèbres ! Oui,

Notre sang a longtemps coulé ; mais aujourd'hui
Nous savons nous servir du glaive à lame torse,
Et nous l'avons saisi par la poignée ; à force
De le frapper aux murs du noir cachot, le fer
Jette tant de lueurs que nous y voyons clair ;
Et le rire a cessé sur ta face hagarde ;
Car c'est contre ton cœur que nous tombons en garde.
Et nous avons alors étudié tes lois
Monstrueuses, qui nous effaraient autrefois ;
Nous avons à son tour torturé la matière ;
Nous avons mis le front de cette reine altière
Sous nos pieds ; nous avons forcé tes éléments
A s'accoupler pour nous dans nos creusets fumants ;
Nous t'avons dit sans peur que nous n'étions plus dupes,
Et notre main profane a relevé tes jupes.
Et ce n'est pas fini, vieille gueuse ! Nos yeux
Veulent se promener, lascifs et curieux,
Dans les mille replis de ta chair inconnue.
Nous te mettrons un jour, Nature, toute nue.
Nous te déchirerons ta chemise et tes bas
Pour voir ce que tu vaux du haut jusques en bas.
Nous sommes des petits, des riens, de la vermine
Que la peste détruit, que la guerre extermine ;
Et toi, la toute-grande au sourire outrageux,
Tu crois que nos clameurs terribles sont des jeux !
Mais la vermine est forte et travaille dans l'ombre.
Elle a la patience, et le temps, et le nombre ;
Elle livre à ta chair d'insensibles assauts ;
Elle envahira tout, ton sol, ton air, tes eaux ;
Et pour ces poux grouillant dans les poils de la Terre
Tes plus secrets appas n'auront plus de mystère.
Et ce ne sera pas encor tout ! Quand nos yeux
Se seront bien repus de toi, nous ferons mieux ;
Car nous te rongerons fibre à fibre, vivante.
Ton corps mis en morceaux connaîtra l'épouvante
D'être broyé, mâché, trituré, digéré,
Et d'aller se dissoudre en nous. Ton corps sacré,
Ton corps divin, ainsi qu'une infecte matière

Après nos estomacs aura pour cimetière
Nos intestins. Alors tous nos anciens affronts
Seront enfin vengés, et c'est nous qui rirons
A pleine gorge ; et l'on verra ce qu'il faut croire
De ta grandeur, de ta majesté, de ta gloire,
Déesse dont les yeux étaient des firmaments,
Quand tu ne seras plus qu'un paquet d'excréments.